

Entre amour et colère

Vénus Khoury-Ghata

Volume 39, Number 6 (234), December 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31779ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Khoury-Ghata, V. (1997). Entre amour et colère. *Liberté*, 39(6), 85–88.

VÉNUM KHOURY-GHATA

ENTRE AMOUR ET COLÈRE

Beyrouth 1950

Beyrouth 1990

Le même vent venu de la mer toute proche court depuis quarante ans les rues. La pluie, qui mouillait jadis des immeubles debout, transite maintenant par un champ de ruines. Aux deux extrémités de ce champ de ruines: une maison où mon père faisait régner la terreur, et un cimetière où il a trouvé une place qui ne lui était pas destinée. Inhumé là par hasard: la guerre avait brouillé la carte géographique du pays, il fallait enterrer le mort le plus près possible de son domicile.

Des centaines de kilomètres et plus de trente villages le séparent de ma mère, enterrée dans un village du Liban-nord. Quarante ans plus tard, je continue à me poser la même question: pourquoi ces deux-là s'étaient tant haïs après s'être aimés, pour se réconcilier et se haïr de nouveau?

J'exhume deux morts, trois vivants et un mort-vivant: mon frère qui concentrait autour de sa personne tout l'amour puis toute la colère de son père.

Dans la montagne du Liban-nord, la tombe d'un saint maronite transpire du sang depuis un siècle. La tombe de mon père transpire des ordres, des menaces et suinte la colère par tous ses pores de pierre. La tombe de ma mère, modeste et couverte de mousse, transpire des larmes. Ma mère n'avait que ses larmes pour défendre et protéger son unique fils.

« Pourvu qu'on nous le ramène mort », je répétais jusqu'à l'ivresse quand mon père tardait à rentrer à la maison. Je rêvais d'être orpheline. Il fallait qu'il mourût pour que s'arrêtent les larmes de ma mère, les cris de terreur de mon frère, pour que les trois filles cessent de trembler.

Père! quarante ans plus tard, je t'attrape par une mèche de ta mort, et te traîne hors de ta tombe, de ta tanière, pour te demander des comptes.

Le 6 décembre 1950.

Pourquoi avais-tu chassé de la maison la mère et les trois filles, gardant le fils pour le ficeler telle une momie?

À travers la fenêtre, nos visages serrés entre les barreaux de fer, nous t'avions vu à l'œuvre, ahanant à la lueur de la lampe à gaz que tu avais posée à terre.

« Ne le tue pas », te suppliait ma mère.

« Loin de moi l'idée de le tuer, hurlais-tu l'écume à la bouche, je veux l'enterrer vivant. »

Ta colère, les gémissements de ton fils, nos sanglots se sont transformés en honte avec le temps. Une honte aussi pénétrante que la pluie de nos visages serrés entre les barreaux de la fenêtre.

Quarante ans plus tard, je jette les phrases à grandes pelletées sur la page, dans un bruit de terre creusant ma honte écrite jusqu'à voir perler le sang du papier.

Pourquoi notre père jouait-il au bourreau? Pourquoi notre mère pleurait-elle au lieu de parler?

Questions inutiles. Aucun des deux protagonistes n'est capable de répondre. Prisonniers de leur mort, la parole leur a été retirée en même temps que la vie, et le fils, la principale victime, ne se souvient de rien, un séjour de trente ans dans un hôpital psychiatrique lui a ôté la mémoire. Ses souvenirs s'arrêtent au grenadier qui saignait rouge sur notre seuil lorsque ses fruits éclataient.

À chacun sa tombe, la mienne est dans les livres,

construite à coups de mots que j'empile telles des pierres.

Ton nom, mère, est un vol de lettres gravées sur une pierre enneigée six mois de l'année. Je t'appelle en prenant soin de bien détacher les syllabes. Ma voix fait fuir une famille de moineaux. J'aurais voulu m'approprier ta maladie, prendre possession de cette ostéoporose qui t'empêchait de marcher. Tu viendrais vers moi, t'arrêtera derrière mon dos, lirais par-dessus mon épaule les phrases qui te racontent dans une langue que tu n'as jamais pu maîtriser. Tu la parlais si mal que je rougissais de honte lorsque tu prenais la parole aux réunions des parents et des professeurs.

Honte de ma mère, une quasi-analphabète, honte de mon père et de ses colères qui arrachaient les voisins à leur sommeil pour les aligner face à notre porte lorsque l'envie lui prenait de momifier son fils unique. Honte aussi de notre amour contrarié pour cet homme et cette femme qui nous ont donné la vie et qui s'étiolent aux deux extrémités du pays. Honte d'étaler ma honte sur une page depuis que j'écris des livres.

J'engloutis ma honte goulûment comme je le faisais jadis des plats préparés par ma mère. Ses légumes cuits à l'étouffée comme nos cris et nos plaintes.

J'ai faim du pain de ma mère. J'ai soif de ses larmes. J'ai beau cuire les carottes, courgettes, navets comme elle le faisait, à l'étouffée. Ils n'ont pas le même goût. Mère, assaisonnais-tu les légumes avec le sel de tes larmes ?

J'engloutis ta voix après ta nourriture. Tu m'appelais par la fenêtre grillagée de la cuisine, face au soir qui faisait frissonner l'ortie et la plus basse branche du grenadier. La maison rasée par la guerre, quelqu'un continue à pleurer entre les murs évanouis. Ta mort, mère, celle des pierres n'ont pas apaisé les choses. La maison continue à voguer dans le brouillard. Les six protagonistes des mini-drames continuent à s'invectiver à travers les barreaux de la

fenêtre. Le père et le fils à l'intérieur. La mère et les trois filles à l'extérieur. Je demande aux deux morts, au mort vivant et aux trois survivantes de reprendre leurs répliques là où ils les avaient laissées, quarante ans auparavant. J'attends des mots et j'entends des cris de colère emmêlés à des cris d'amour. J'entends surtout des pleurs.

Dix ans de mort n'ont pas apaisé les sanglots de ma mère. Quinze ans de mort n'ont pas calmé la colère de mon père. Ma mère pleure dans le matin, dans le soir dans l'hiver et l'été, par-dessus mon épaule lorsque je l'écris.